

REVISITER LE CONCEPT "CONNAIS-TOI TOI-MÊME" POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE, Michel EONE (Université de Dschang - Cameroun)
ekeomi@yahoo.fr

Résumé

"Revisiter le concept 'Connais-toi toi-même' pour le développement de l'Afrique" traite du développement de l'Afrique à partir d'un facteur endogène : la réappropriation du potentiel culturel. Cette étude fait suite au constat de la politique de domination, d'exploitation et d'aliénation continue dont fait victime le continent africain depuis plusieurs siècles déjà. Socrate, qui a fait sienne cette maxime, est présenté en premier ressort. Ensuite, il est question du contexte d'émergence de la maxime et, pour terminer, il s'est agi de parler de l'enjeu de ce concept et de son interprétation. Cette étude a nécessité de procéder à une recherche documentaire. La rédaction d'un travail scientifique en Histoire des civilisations convoque une approche analytique pluridisciplinaire. Il ressort de cette réflexion qu'au regard de l'expérience socratique, la connaissance de soi est la voie royale qui mène vers la renaissance et le développement. Cela appelle à redécouvrir la profondeur de ses origines et à prendre conscience de son potentiel dans son entièreté. En cela, l'Afrique dispose de son héritage culturel millénaire qui ne demande qu'à être exploré.

Mots clés : "Connais-toi toi-même", développement, Afrique, Socrate, héritage culturel, renaissance.

REVISITING THE "KNOW YOURSELF" CONCEPT FOR AFRICA'S DEVELOPMENT

Abstract

The present research work which subject matter is "Revisiting the concept know yourself for the development of Africa" deals with the rebirth of Africa from an endogenous factor : the reappropriation of the potential based on its cultural springs. This study results from the domination, exploitation and continous alienation policy that the continent has been facing for several centuries already. Socrates who made this maxim his own, was presented in the first instance. Then, it was question of the context of appearance of the precept and to finish, it was question to show the stake of this concept and its interpretation. To carry out this study, we carried out a documentary research. The writing of a scientific work in History of civilizations requires a multidisciplinary analytical approach. It emerges from this work that with regard to the socratic experience, self-knowledge is the royal road that leads to rebirth and developpment. This calls for rediscovering the depth of one's origins and becoming aware of one's potential in its entirety. In this, Africa has its thousand-year-old cultural heritage just waiting to be explored.

Keywords: Know yourself, developpment, Africa, Socrates, cultural heritage, rebirth.

Introduction

L'héritage colonial enseigne que lorsqu'on parle de la philosophie, il faut se tourner vers la Grèce antique. Elle a eu pour figure marquante Socrate par son appropriation de la célèbre maxime "Connais-toi toi-même" inscrite au fronton du temple de Delphes en Grèce antique. Cette maxime fait dire avec force à J. Brunshwig (2002, p. 246-247) que des systèmes colossaux tels que la démocratie reposent sur elle et sur son porteur. Ernest Renan a même parlé du miracle grec. L'essor de l'Occident reposerait ainsi sur la connaissance de soi. L'Afrique noire, sur les chantiers de l'émergence depuis des décennies, peine à se retrouver tant les chemins empruntés sont multiples. Aussi, au regard des travaux d'égyptologie convient-il de déclarer avec l'africaniste I. Wallerstein (1996, p. 18) qu'une connaissance de l'Afrique doit débiter par l'Égypte. Mais un retour aux sources serait-il la voie appropriée vers le redressement de l'Afrique ? Dans quelle mesure le concept "Connais-toi toi-même" pourrait-il constituer un déclic pour le développement du continent ? Pour répondre à cette double interrogation, une approche pluridisciplinaire est nécessaire. Aussi, y a-t-il lieu de présenter l'auteur de la maxime, ensuite d'analyser le contexte dans lequel elle est apparue, enfin de l'interpréter et présenter ses enjeux pour l'Afrique.

1. Socrate le présumé auteur du "Connais-toi toi-même"

Aborder ce concept qui est d'une grande profondeur et qui, d'une certaine manière, constitue un mythe dans la philosophie occidentale, demande de situer historiquement Socrate dans son milieu.

1.1. Difficulté de cerner le personnage de Socrate

Il semble bien difficile d'étudier Socrate en tant que personnage historique, lui-même n'ayant laissé aucun écrit. C'est cette difficulté qu'éprouve J. Brunshwig (2002, p. 246) quand il écrit :

Nous n'atteignons Socrate qu'indirectement, par les reflets qu'en donnent des écrivains très différents les uns des autres, et qui n'ont guère en commun que de n'avoir pas voulu faire œuvre d'historiens. Il devient très tôt le personnage central d'un véritable genre littéraire, "la discussion socratique" qui sert de mode d'expression philosophique à une génération entière [...].

Ce propos laisse bien apparaître la difficulté de traiter le sujet de Socrate. Cela vient de ce que la plupart des auteurs, s'étant intéressés à ce personnage, ont fait œuvre de philosophe, si bien qu'on peut être tenté de se demander si Socrate ne relève pas de la pure légende. Ceci est d'autant vrai que seule son influence sur le plan philosophique est mise en exergue. En plus, M. Delcourt (1955, p. 108)

indique l'interférence des oracles tels que Delphes dans sa désignation comme philosophe. Ce qui pourrait laisser planer le doute à ce sujet.

Certaines sources rapportent que Socrate est né à Athènes en 470 avant notre ère, précisément à la fin des guerres médiques par lesquelles les Grecs ont mis fin à l'hégémonie des Perses dans la région de la méditerranée (J. Brun, 1963, p. 19). Né d'une sage-femme nommée Phénarète et d'un père sculpteur dont le nom est Sophronisque. Sa formation aussi relève d'une énigme. Cependant, il aurait appris le métier de son père, c'est-à-dire la sculpture et aurait même été un sculpteur de grand talent, "puisqu'on lui attribue le groupe des Grâces vêtues qui se trouvait devant l'Acropole et que l'on pouvait voir encore au IIe siècle". Pour J. Brun (1963, p. 19), cette tradition qui fait de Socrate un sculpteur est discutable et beaucoup plus encore, celles qui font de lui un esclave et un banquier usurier. On voit bien comment un voile mystérieux couvre la vie de ce personnage au point où on lui attribue plusieurs métiers et statuts. Ce qui pourrait d'ailleurs laisser croire que Socrate ne serait qu'un personnage mythique.

1.2. La formation intellectuelle de Socrate

La formation intellectuelle de Socrate reste également couverte d'un voile. Toutefois, de multiples informations convergent en faveur de son amour pour tout ce qu'il finit plus tard par rejeter. Là encore, les analyses pourraient laisser croire qu'il n'y aurait pas de Socrate historique. C'est avec beaucoup d'incertitudes que J. Brunschwig (p. 246-247) souligne :

Sa formation intellectuelle est mal connue ; une intense curiosité semble l'avoir porté vers tout ce dont le refus fera plus tard sa gloire : l'investigation de la nature, à la façon des physiciens présocratiques, les techniques de la parole, à la façon des sophistes et des rhéteurs. Des déceptions, peut-être des crises, précèdent la découverte de sa vocation.

Cet auteur ramène Socrate à la dimension humaine, alors qu'il est toujours présenté comme une divinité. Son amour pour les sciences de la nature montre qu'il aurait vécu dans un environnement avec des idées ayant prévalu à cette époque. J. Brunschwig rend également explicable sa transformation, car des événements plus ou moins critiques et marquants favorisent toujours la prise de conscience. J. Brun, qui va dans le même sens, rappelle qu'un enfant, génie soit-il, suit avant tout l'éducation dans son milieu, et le talent ne se révèle que progressivement. Aussi, son observation semble-t-elle légitime et fondée :

Il est probable que Socrate reçut l'éducation que recevaient les jeunes Athéniens de son temps : il dut apprendre la musique, la gymnastique et la grammaire, c'est-à-dire l'étude de la langue appuyée par des commentaires de textes. À cette éducation que Socrate reçut de ses maîtres, il faut ajouter celle que put lui donner le siècle exceptionnellement brillant que fut le Ve siècle commençant : Eschyle meurt lorsque Socrate a 14 ans, Sophocle et Euripide sont d'une dizaine d'années les aînés de Socrate, bref nous sommes au siècle dit de Périclès (J. Brun, 1963, p. 20).

Socrate aurait donc été formé dans un contexte où la pensée commence à prendre corps en Grèce et où il apprend surtout la manipulation de la langue, la gymnastique et la musique, des disciplines de son temps et de son milieu. Aucun indice ne montre qu'il a étudié hors de son pays. Brunschwig (2002, p. 246) écrit qu'il ne "quitta sa ville natale que pour remplir ses obligations militaires", et "une fois pour se rendre aux jeux isthmiques". Cet illustre personnage n'aurait donc pas fait le voyage d'Égypte comme la plupart des personnages réputés de son temps. Certaines traditions lui attribuent cependant des maîtres, et sa grande notoriété fait qu'on remette même en question leur influence. Aussi, J. Brun (1963, p. 20) note-t-il :

[...] il est beaucoup plus difficile de se prononcer sur la valeur de celles [traditions] qui lui attribuent tel ou tel maître célèbre ; encore n'est-il pas sûr que ces traditions n'obéissent pas tellement à un souci d'éclaircissement historique, qu'au désir bien connu de dissoudre l'originalité d'un individu en la ramenant à une somme d'influences dues à des maîtres antérieurs.

Peut-être, sommes-nous aussi en train de dissoudre l'originalité de Socrate en voulant la ramener à l'Égypte ancienne, pour reprendre les termes de Brun. Mais, l'on apprend toujours auprès d'un maître avant de se forger une personnalité. Il en a toujours été ainsi et Socrate pouvait-il en faire l'exception ? A. Moryason montre que, même des personnages comme Appolonius de Tyane et Jésus-Christ auraient été guidés par des maîtres. Il écrit à propos de Jésus : "[...] il Lui restait un dernier voyage à accomplir, celui qui allait faire basculer Son existence et marquer le début de Sa Mission : l'Égypte. C'est sur cette terre sacrée qu'Il devint l'Incarnation Vivante de la Divinité [...]." Il poursuit en disant qu'"En Égypte, à l'âge de trente ans, Jésus canalisa le Seigneur Maitreya, le Christ, qui Lui-même véhiculait notre Dieu"(A. Moryason, 1986, p. 73). Même si le parcours des Êtres exceptionnels reste toujours revêtu de mystères, et qu'il est difficile de réunir les éléments de leur vie, Socrate a dû suivre les pas des philosophes antérieurs ; nous allons le voir et cela n'enlève rien à son image et à son mérite.

Plusieurs sources évoquent des personnages ayant influencé Socrate, mais dont Jean Brun (1963, p. 21) se montre assez méfiant. Dans cette analyse, nous n'en retiendrons que deux principales versions. Pour cet auteur, elles relèvent de la tradition. À ce propos, il écrit :

Il en va de même pour ce que nous rapporte une tradition d'origine néoplatonicienne, selon laquelle Socrate aurait emprunté sa philosophie à Pythagore (on retrouve une même tradition à propos de Platon), il est plus que probable que Socrate connaissait le pythagorisme et que les conceptions éthiques et religieuses de celui-ci, ne pouvaient le laisser indifférent, mais de là à dire que Socrate était pythagoricien il y a une marge.

Avant tout commentaire, voici la deuxième version, toujours recueillie par Brun (1963, p. 22) :

Une autre tradition, moins fantaisiste, est celle qui affirme que Socrate a suivi les leçons d'Archélaos et celles d'Anaxagore. On a prétendu qu'avec Archélaos la spéculation philosophique s'était infléchie de la physique vers la morale et Socrate n'avait fait que prendre la suite de cette tradition [...].

De toutes ces versions, et même de celles aussi nombreuses que variées qui ne sont pas présentées ici, il ressort que Socrate n'est pas un personnage ex nihilo. Si sa réputation suscite autant de versions, cela ne signifie guère qu'aucune d'elles n'est vraie. Pour qu'un être humain ait l'illumination, il faut généralement un guide. On peut lire sous la plume de D. Folscheid :

Il faut que quelqu'un d'autre, déjà philosophe, se penche sur lui, le délivre de ses chaînes, le force même à se lever, puis à tourner la tête. En d'autres termes, il faut un médiateur. Sans lui, il est impossible de se dégager de l'adhérence, prendre le recul nécessaire et saisir la différence (1996, p. 8).

Ce texte de Folscheid nous amène une fois de plus à chercher l'élément catalyseur chez Socrate. Que ce soit chez Anaxagore et Archélaos où la philosophie commence à prendre une dimension morale, ou chez Pythagore, on retrouve les traces de l'Égypte ancienne. M. Bernal (1996, p. 133), commentant un passage d'Isocrate dans le *Busiris*, affirme :

Isocrate insistait surtout sur le fait que, *philosophia* (la philosophie) était, et ne pouvait qu'avoir été déjà un produit de l'Égypte. Le mot lui-même paraît utilisé par les pythagoriciens, influencés par l'Égypte, pendant un certain temps, peut-être depuis le VI^e siècle, mais l'une de ses plus anciennes attestations se trouve dans le *Busiris*.

Si ce propos concerne les pythagoriciens en général, il touche particulièrement Pythagore leur chef de file, et il n'y a aucun doute qu'il a fait le voyage d'Égypte, tout comme la plupart des penseurs grecs de cette époque. Bernal pour revenir à lui, se réfère toujours à Isocrate pour trancher ce débat. À la suite de ce qui précède, il ajoute : "Isocrate, en tout cas, était sans équivoque : 'Pythagore de Samos [...], venu en Égypte et s'étant fait le disciple des gens de là-bas, fut le premier à rapporter en Grèce toute la philosophie'" (1996, p. 135). Faut-il mettre en doute cette affirmation d'Isocrate pour qui il n'existait pas de philosophie en Grèce avant le retour de Pythagore ? A-t-on encore le droit de rejeter selon Jean Brun cette tradition qui fait de Socrate un disciple de Pythagore sous prétexte vouloir dissoudre sa personnalité sous l'influence de son maître ?

Le texte de Brun cité plus haut dit également que la tradition qui reconnaît l'influence de Pythagore sur Socrate fait de même pour Platon. S'il est vrai que Pythagore ramena la philosophie en Grèce pour la première fois après son contact avec les prêtres égyptiens, il semble logique qu'il ait influencé Socrate et son disciple Platon. Platon lui-même prend pour référence en matière de philosophie l'Égypte ancienne et n'a pas résisté à la tentation de s'y rendre. Le contact avec les

philosophes antérieurs n'a pas certainement été l'unique déclic de la sagesse de Socrate. Sa vie familiale semble l'avoir aussi profondément marqué.

1.3. La vie tumultueuse de Socrate

Socrate aurait épousé deux femmes. L'une s'appelait Xanthippe et l'autre était Myrto, fille ou petite fille d'Aristide le Juste (J. Brun, 1963, p. 24). Xanthippe semble l'avoir particulièrement marqué, car son mauvais caractère était "proverbial dans toute l'Antiquité, elle a laissé la réputation d'une femme acariâtre"(J. Brun, 1963, p. 25). Sans prétendre remettre en question ces faits, on constate que tout ce qui tourne autour de Socrate est hyperbolique et on se demande bien si tous ces témoignages n'ont pas pour seul but de faire de lui un personnage mythique. Pour Brun, les anecdotes tirées des témoignages la présentent comme une femme "jetant un vase d'eau à la figure de son mari ou renversant la table lorsque Socrate invite un ami à dîner." Ces actes ne manquaient pas de renforcer la personnalité de Socrate. Brun (1963, p. 25) rapporte à ce sujet :

Socrate eut à son égard une attitude patiente et résignée et il ne vit probablement en elle que de l'aide qui lui était nécessaire pour accomplir son devoir civique de paternité. Alcibiade s'étonnait de la patience de Socrate à l'égard de cette épouse toujours occupée à crier [...].

De ce caractère de sa femme découle donc l'attitude de Socrate à qui il est demandé si le mariage était préférable au célibat. En guise de réponse, il déclare que "Quel que soit le parti que vous choisissiez, vous vous en repentirez." Et ajoute-t-il : "De toutes façons mariez-vous. Si vous épousez une bonne femme, vous serez heureux. Si vous tombez sur une mauvaise, vous deviendrez philosophe, ce qui est bien pour l'homme." La vie politique de Socrate est aussi peinte à l'image de la vie du héros qu'il était. Il a marqué son entourage durant ses obligations militaires par son endurance et son grand "courage paisible, civique plutôt que guerrier" (J. Brunschwig, p. 246).

Socrate meurt en 399 avant J.-C. Accusé de corrompre la jeunesse, d'être impie parce qu'introduisant de nouvelles divinités, il est condamné à boire la ciguë. Ayant la possibilité d'échapper à cette sentence par l'évasion, Socrate décide d'entretenir ses disciples jusqu'au jour de la mort. Socrate a marqué l'histoire de son temps. Sa critique, écrit François Châtelet (2002, p. 716), ne définit rien de positif, "sinon cet appel que constitue la dénonciation du vide effectif sur quoi s'est construit tout l'ordre idéologique et historique de la démocratie athénienne [...]."

2. Le contexte d'émergence de la maxime de "Connais-toi toi-même"

Le "Connais-toi toi-même", cette maxime inscrite au fronton du temple de Delphes (J. Voilquin, 1964, p. 26) où officie la pythie d'origine égyptienne (Mala-Makani Khumbi, 1993, p. 71), émerge entre deux courants bien connus sur le sol grec qui sont le présocratisme et le sophisme.

2.1. L'influence du courant présocratique sur Socrate

Les rapports des présocratiques avec l'Égypte pharaonique sont bien connus. En effet, la plupart des philosophes présocratiques ont été influencés par la terre des pharaons. Thalès de Milet (-640 - 548), Pythagore de Samos (-570 -480), Xénophane de Colophon (-570 -478), Anaxagore de Clazomènes (-500 -428), Héraclite d'Éphèse (-530 -440), entre autres, sont désignés par Yoporeka Somet comme des "passeurs des doctrines égyptiennes en Grèce"(2005, p. 42). Ces auteurs ont été initiés aux sciences égyptiennes et, de retour en Grèce, ils commencent à faire œuvre de philosophes. La preuve en est l'histoire de l'origine du mot "philosophe" que Yoporeka, entre autres, attribue à Thalès. Ce dernier aurait répondu à ses compatriotes éblouis par sa connaissance, qu'il préférerait être appelé un φιλό-σοφός (philosophos) qu'un σοφός (sophos), un amoureux de la sagesse plutôt qu'un sage. Martin Bernal a montré que ce terme a été utilisé par Pythagore qui aurait introduit la philosophie en Grèce. La sagesse est divine ; c'est sans doute pourquoi, il est difficile d'avoir la prétention de la posséder. Aussi Yoporeka Somet (2005, p. 39) conclut-il :

Qu'il s'agisse donc de Thalès ou de Pythagore, la préférence donnée au titre de "philo-sophos", plutôt qu'à celui plus prestigieux de "sophos", témoigne de la même réalité : l'impossibilité actuelle de se prévaloir du statut de "sophos", c'est-à-dire de sage, au sens africain de ce terme. Pourquoi ? Ne s'agit-il là que d'une simple modestie personnelle ou est-ce la reconnaissance d'une évidence, voire d'une dette ?

Quoi qu'il en soit, la sagesse au sens africain du terme est plus profonde que les doctrines de philosophie ne l'imaginent. L'interrogation de Yoporeka renvoie sans doute à une reconnaissance que seuls des êtres s'étant harmonisés avec le divin sont sages. Ce que ne pouvait déjà prétendre Thalès ou Pythagore au regard de l'expérience et des observations faites auprès de leurs maîtres philosophes-prêtres égyptiens.

Un autre fait marquant de la période présocratique est la création des écoles philosophiques en Grèce. Nous n'évoquons qu'un seul cas ici : l'école ionienne dont le maître à penser fut Héraclite selon J. Hersch (1993, p. 14). L'influence de l'Égypte sur cette école est évidente du seul fait qu'Héraclite a été le disciple d'Hécatee de Milet formé lui-même en Égypte. En plus, Martin Bernal trouve au mot "ionien", une étymologie égyptienne parmi tant d'autres évoquées par d'autres chercheurs. Pour cet auteur, *Iō* "était un terme dialectal pour désigner la lune en Argolide", colonie égyptienne. *Iō* renvoie ainsi à l'égyptien ancien *iah/iāh* la lune, que le "bohaïrique des Coptes rendait par *iōh*". Rien d'étonnant à ceci quand on sait que pour B. Mc Dermott (2002, p.89) et d'autres égyptologues, les Égyptiens ont associé Thot, le dieu de la sagesse, à la lune. L'école ionienne serait donc une sorte d'extension de l'école égyptienne. Or, Socrate a lu les œuvres d'Héraclite, même si Diogène-Laërce, que reprend J. Brun, déclare qu'il aurait ironisé à propos de ces dernières en disant : "Ce que j'en ai compris me semble génial. Il doit en

être de même pour ce que je n'ai pas compris mais j'aurais besoin d'un bon nageur de Délos pour interprète"(1963, p. 21).

Parmi les philosophes qui auraient influencé Socrate, on cite Anaxagore. Jean Brun juge cette version moins fantaisiste que toutes les autres qui cherchent à trouver un maître à Socrate. Comme il le dit lui-même, ce dernier ne l'admira pas bien longtemps et s'écarta de sa pensée. Ce qui est admirable, est qu'Anaxagore, qui est de l'école ionienne, s'installa à Athènes et aurait été condamné comme Socrate (Somet Yoporeka, 2005, p. 40.) ; ce qui est une preuve que la Grèce n'est pas encore véritablement prête pour la philosophie. Qu'Anaxagore ait été le maître de Socrate ou non, ce qui compte est ce contact par ses œuvres.

En prélude à la réflexion morale et philosophique en Grèce, il y a les sept sages. Les noms varient selon les listes et selon certains auteurs, le "nombre de sept est évidemment symbolique" (J. Voilquin, 1964, p. 24). Quatre noms reviennent cependant dans presque toutes les énumérations. Il s'agit de Thalès, Pittacos, Bias et Solon. Les trois autres varient selon les listes. Parmi ceux-là, il y a Chilon, Pamphile, Cléobule, Aristodème, Anarcharsis, Périandre, Epiménide, Caba, Myson et bien d'autres. J. Voilquin (1964, p. 24) précise même que "Hermippe, dans son livre sur les sept sages, dit qu'ils furent dix-sept et que chacun en choisit sept selon ses préférences". C'est pour montrer la difficulté qu'il y a à attribuer telle ou telle maxime à un auteur. Leur point commun est seulement qu'ils viennent plus ou moins avant Socrate. J. Voilquin (1964, p. 24) écrit à propos de ces maximes : "L'authenticité de ces préceptes n'est nullement établie ; telle sentence est indifféremment attribuée à l'un ou à l'autre de ces sages. Ces maximes comportent des éléments postérieurs et des proverbes d'origine inconnue [...]." Ce témoignage vient à point nommé et laisse planer le doute sur l'origine des maximes. Ceci signifie qu'elles pourraient être grecques, phéniciennes ou même égyptiennes.

On a souvent attribué la célèbre maxime de "Connais-toi toi-même" à Chilon le Lacédémonien (J. Voilquin, 1964, p. 26). La république des Lacédémoniens est réputée être bien organisée en Grèce comparativement à Athènes. Pour Martin Bernal (1996, p. 134), cette organisation a poussé certains savants hellénistes à postuler pour une république des Lacédémoniens perdue, parce que mal à l'aise d'accepter les emprunts faits à l'Égypte ancienne. Reprenant un commentaire d'Isocrate sur les relations entre les institutions de Sparte et celles de l'Égypte pharaonique, il affirme :

Pour Isocrate [...], les Spartiates n'avaient pas réussi à mettre en application le système égyptien de la division du travail, et leur constitution était loin d'atteindre la perfection du modèle égyptien. On trouve chez lui le commentaire suivant : "Ils ont eu un tel succès que les philosophes qui s'occupent de ces questions et y ont acquis la plus grande réputation décident de louer la constitution de l'Égypte, et que si les Lacédémoniens dirigent très bien leur État, c'est qu'ils ont imité quelques-unes des coutumes de là-bas"(M. Bernal, 1996, p. 135).

Que ce soit sur le plan philosophique ou institutionnel, les Grecs contemporains des Égyptiens eux-mêmes reconnaissent la notoriété de l'Égypte. Chilon, comme presque tous les autres sages, passe pour être un législateur (J. Voilquin, 1964, p. 24.). Il n'est pas le seul législateur de Sparte ; Lycurgue en est un également, et ses emprunts à l'Égypte sont plus connus (M. Bernal, 1996, p. 138). Plutarque a vu simplement en lui un imitateur de l'Égypte ancienne (M. Bernal, 1996, p. 134). Du commentaire d'Isocrate, il ressort que Chilon lui-même a dû s'inspirer de l'Égypte pour se faire une aussi bonne réputation.

Ce qui particularise les philosophes présocratiques est que, leur période marque les débuts de la réflexion morale et philosophique en Grèce, alors que l'appel à la conscience de soi est un acquis très ancien dans la vallée du Nil bien avant les présocratiques (T. Obenga, 1990, p. 159). Strabon que cite C. A. Diop (1972, p. 103), déclare ce qui suit à propos des prêtres égyptiens et de l'enseignement qu'ils dispensent :

Ces prêtres, si profondément versés dans la connaissance des phénomènes célestes, étaient en même temps des gens mystérieux, très peu communicatifs, et ce n'est qu'à force de temps et d'adroits ménagements qu'Eudoxe et Platon purent obtenir d'être initiés par eux à quelques-unes de leurs spéculations théoriques.

Deux sortes d'enseignement ou d'érudition apparaissent dans ce texte. Pour l'heure, c'est à la connaissance des phénomènes célestes, à savoir l'astronomie, l'astrologie et la mythologie, entre autres, dont se font l'écho en Grèce d'autres élèves des prêtres égyptiens comme Anaxagore, Thalès et Diogène que nous nous intéressons. Il faut également dire que c'est de ce genre d'enseignement dont Socrate se détache comme l'a souligné Jean Brun en ce qui concerne l'influence d'Anaxagore ou d'Héraclite (J. Brun, p. 21-22). D. Folscheid (1996, p. 5) écrit pour ce qui est de l'érudition de ces penseurs :

Aristote a beau qualifier Thalès de "premier philosophe spéculatif", il faut bien avouer que sa doctrine relève encore du discours cosmologique traditionnel qui fait d'un principe symbolique l'origine de toute chose. Pour Thalès, ce principe est l'eau, pour Anaximandre, il est l'infini indéterminé ; pour Anaxagore, c'est l'esprit. Pythagore préfère chercher la clef universelle du réel dans la symbolique des nombres, tandis qu'Héraclite, tellement loué par les modernes fait de tout ce qui est, le résultat sans cesse changeant de l'opposition des contraires.

Ce texte montre en réalité ce à quoi se livrent les anciens élèves des prêtres égyptiens. C'est ce que Cicéron que cite Th. Obenga (1990, p. 158) nomme la philosophie du ciel. A bien observer ces doctrines de près, on se rend compte qu'elles ne sont pas étrangères à l'Égypte ancienne. Qu'en est-il des rapports que Socrate entretient avec le second courant d'idées de cette époque : le sophisme ?

2.2. Socrate et le sophisme

Il convient d'abord de s'interroger sur le terme "sophisme" au regard de la signification de *sophos* livrée dans les lignes précédentes. Pour cela, nous nous appuyons sur cette opinion de Jeanne Hersch (1993, p. 23) frappée par le paradoxe entre ces deux termes. Elle affirme à ce propos : "En grec, *sophos* signifie 'sage' ; les sophismes sont des raisonnements qui ont l'air vrais et qui sont pourtant manifestement faux". Ces expressions qui devraient avoir presque le même sens, se distinguent par leur opposition systématique. Ce paradoxe est d'autant plus significatif qu'il trouve son harmonisation dans la personne de Socrate, car déclaré "sage" par l'oracle de Delphes, il mène un combat contre ceux qui se disent "sages" et qui, en réalité, ne le sont pas. C'est sa recherche du beau et du vrai qui crée son antagonisme (Brunschwig, 2002, p. 246) vis-à-vis des sophistes.

Des sources soulignent curieusement que Socrate aurait été aussi influencé par le sophisme dans sa quête de la vérité avant de s'en écarter. Brunschwig (2002, p. 246-247) relève alors qu'une "intense curiosité semble l'avoir porté vers tout ce dont le refus fera plus tard sa gloire : l'investigation de la nature, à la façon des physiciens présocratiques, les techniques de la parole, à la façon des sophistes et des rhéteurs". Cette assertion rapproche Socrate aussi bien des sophistes que des présocratiques. Ce point de vue qui rapproche Socrate des sophistes est pour Jean Brun douteux surtout qu'il s'est défini comme un antisophiste. On peut découvrir les sentiments de J. Brun (1963, p. 21) suite aux témoignages qui lient Socrate à certains sophistes :

D'autres prétendent que Socrate fut d'abord un élève des sophistes, entre autres d'Hippias et de Prodicos, et que lui-même fut un sophiste et un rhéteur ; rien ne semble plus discutable que cette affirmation et si l'on voulait à tout prix donner une définition de Socrate ce serait peut-être celle d'antisophiste qui lui conviendrait le mieux. Socrate ne cesse de railler les prétentions oratoires des sophistes pour qui le discours est une fin et non un moyen mis au service de la vérité [...].

Ce discours de Brun parle bien de Socrate en tant qu'un homme déjà accompli et au sommet de son art. Il faut bien un déclic pour qu'une transformation s'opère. Or l'environnement de Socrate le prédisposait dans un premier temps à suivre une formation commune à tous les hommes de son milieu pour se forger plus tard sa propre personnalité. Et comme le rappelle Brunschwig (2002, p. 247), "Des déceptions, peut-être des crises, précèdent la découverte de sa vocation". L'histoire des initiations enseigne qu'il en a toujours presque été ainsi. Et, c'est la voie la plus probable que Socrate a pu emprunter. La doctrine de Socrate n'est pas apparue tout d'un coup. La maxime qu'il défend est avant lui inscrite au temple de Delphes. L'oracle lui-même qui le proclame sage existe également bien avant lui. D. Folscheid (1996, p. 5) écrit encore :

La philosophie n'est pas née en un jour, et elle n'est pas non plus née de rien. Mais les représentations du monde et les sagesses où l'on croit qu'elle s'ébauche n'en

préparent véritablement le terrain qu'à la condition de laisser le discours rationnel affirmer sa spécificité. [...] Mais, si ces penseurs, ces savants ou ces sages que nous qualifions rétrospectivement de présocratiques ont eu de grandes inspirations qui ont fondé l'avenir, il faut attendre Parménide pour que la philosophie ait un "père" présentable.

L'avènement de la philosophie en Grèce a donc certainement été préparé. Le porteur du "Connais-toi toi-même" en Grèce est sans doute un produit dérivé des deux courants à savoir le sophisme et surtout le présocratisme qui s'est chargé de lui préparer la voie.

3. Le "Connais-toi toi-même" : essai d'interprétation et enjeux pour le développement de l'Afrique

3. 1. Tentatives d'interprétation de la maxime "Connais-toi toi-même"

Pour les partisans de la philosophie pure, cette maxime se rapporte à l'individu en tant qu'être de liberté dans sa quête du bien-être. L'appropriation de cette maxime par Socrate n'apparaît-elle pas à une époque qui marque la rupture entre le passé avec son cortège de maux¹ et ses illusions alimentées, entre autres, par le courant sophiste, le présent et même l'avenir avec cette nouvelle façon de penser ? Pour J. Hersch (1993, p. 31), cette formule n'a rien à voir avec les préoccupations et interprétations psychanalytiques. Elle écrit :

Nous connaître nous-mêmes, cela signifie : découvrir en nous la racine la plus profonde de notre sens pour le vrai, mais aussi les faiblesses et les manques de cette racine ; découvrir également notre non-savoir, nos tendances à l'illusion ; notre penchant à nous tromper nous-mêmes. Tout cela est contenu dans le "Connais-toi toi-même".

Il ne s'agit pas d'un simple regard dans le miroir de la réflexion, d'une façon de se voir et de se décrire. Il s'agit d'une action. Ici encore, au cœur de l'influence socratique s'unissent théorie et pratique.

Il apparaît avec cette interprétation que cette maxime est théorique, mais elle est surtout pratique. Socrate pense ainsi que l'être humain fait le mal beaucoup plus à cause de son ignorance. La connaissance de soi le conduit à la découverte du sens du vrai en lui. C'est pourquoi, l'homme doit travailler sur lui-même pour améliorer sa condition. Cette première interprétation nous plonge donc au cœur de l'action et de l'engagement car, "Connaître, c'est aussi un faire. Et le faire est aussi un connaître"(J. Hersch 1993, p. 31). Elle ajoute même qu'il est impossible de séparer la connaissance de l'action et que pour la première fois, c'est avec Socrate qu'on saisit ce lien dans la condition humaine.

Pour J. Brun (1963, p. 64) également, la connaissance de soi est une "invitation à approfondir la condition humaine" afin de ne pas se laisser détourner

¹ La Grèce d'avant Socrate est marquée par beaucoup d'injustices et d'inégalités sociales. Cette époque est quelque peu similaire à la nôtre à certains égards.

par la connaissance encyclopédique des choses de la nature. Il prend ainsi le contre-pied de la doctrine sophiste contre laquelle Socrate s'est érigé. Nous pouvons conclure cette première interprétation en disant que cette formule ramène l'être humain au souci de méditer sur l'âme et donc sur le bien. C'est ce que Brun souligne en des termes très clairs : la connaissance de soi-même n'a de "signification et de valeur que si elle débouche [...] sur une connaissance de la personne qui déborde l'individualité de chacun dans la mesure où elle conduit à méditer sur l'âme et par conséquent sur le bien"(J. Brun, 1963, p. 70). C'est pour cela qu'à partir de l'époque de Socrate, une véritable doctrine philosophique va naître et orienter désormais toute action dans la société. Cependant, même si le contenu de cette formule est connu de certains peuples anciens, cette interprétation semble être teintée de l'individualisme occidental.

La question de l'Être a hanté les prêtres égyptiens depuis des temps reculés. C'est pour cela qu'ils ont construit toute leur pensée sur l'ontologie. Non seulement leurs recherches débouchent sur le bien-être individuel et social, mais elles établissent aussi les relations entre l'homme et le cosmos en général. C'est cet ensemble complexe de relations qu'enseigne la *maât*² qui est un principe d'ordre cosmique et social. M. Omraam Aïvanhov (1988, p. 214), esquissant une explication de la connaissance de soi, se rapproche de la conception égypto-africaine :

"Connais-toi toi-même [...]" cette formule qui était inscrite au fronton du temple de Delphes, comment l'interpréter ? Se connaître, c'est devenir conscient des différents corps dont nous sommes faits, des plus épais aux plus subtils, des principes qui animent ces corps, des besoins qu'ils nous font éprouver et des états de conscience qui leur correspondent.

Se connaître implique l'état d'insouciance et d'ignorance dans lequel l'on se trouve avant la prise de conscience. Cette prise de conscience peut être provoquée par des souffrances, des déceptions, des trahisons et autres épreuves. Se connaître, c'est aussi redécouvrir sa véritable et profonde nature. Cette connaissance de soi est peut-être encore celle de l'homme occidental et ne

² *Maât* est un terme égyptien ancien diffusé chez les Sereer, les Wolof du Sénégal et même chez les Duala et les Basaa du Cameroun. Chez les Egyptiens anciens, il est, entre autres, "truth, right, justice" pour A. H. Gardiner, (1927, p. 542). Pour Erman et Grapow (1971, p. 18), il est "Rechte" et "Wahrheit". En français, il est "Vérité-Justice", "droiture", "rectitude" et "ordre". Chez les Sereer, il est à la fois "le régime d'un souverain", "l'administration civile" et "le pouvoir", mais aussi "l'ordre public". C'est un chercheur nommé Henri Gravrand qui relève pour la première fois cette communauté de termes entre l'égyptien ancien et le sereer. Chez les Wolof, il se présente sous la forme *mat*. Michel Leiris et Jacqueline Delange (1967, p. 40.) le traduisent par "qui convient", "qui est à la mesure de" et "qui est parfait". Chez les *Duala*, ce terme se présente sous la variante *matee* et signifie ordre.

renseigne pas entièrement sur le sujet tel qu'interprété par les Africains. À cet effet, D. Zahan (1970, p. 171) dit :

Pour les Bambara, aussi bien que pour d'autres populations de la vallée moyenne du Niger, se connaître soi-même signifie avoir conscience de son humanité, de la place de choix que, en tant qu'homme, on occupe dans l'univers. La connaissance de soi met en évidence le caractère éminent de l'être humain vis-à-vis du reste de la création [...]. Se connaissant, il connaît les autres reliés à lui par des liens invisibles, et il peut apprécier la valeur de tout ce qui l'entoure.

Voilà encore ce qu'est se connaître, mais bien sûr à l'échelle individuelle. Toutefois cette connaissance de soi permet de se rendre à l'évidence du lien qu'il y a entre l'homme et toute l'existence. Se connaître, c'est connaître la partie véridique de notre soi. Cette partie qui a une affinité étroite avec l'univers. Celui qui veut acquérir la connaissance de Dieu et du monde, doit avant tout apprendre à se connaître lui-même. Se connaissant, l'homme découvre ainsi l'unité de tout. Il peut apprécier à sa juste valeur la loi de l'unité et de l'harmonie, la *maât*, l'Un et le multiple ; il vit et évolue par rapport à elle. La connaissance de soi débouche sur la renaissance qui est le socle du développement.

3.2. La mise sur pied d'une société plus humaniste en Afrique indice de développement

Il convient de revenir sur les termes que Strabon utilise pour qualifier et distinguer les prêtres égyptiens. Ce retour permet de mieux aborder la question complexe du développement. En effet, il écrit ce qui suit, que nous avons déjà cité :

Ces prêtres, si profondément versés dans la connaissance des phénomènes célestes, étaient en même temps des gens mystérieux, très peu communicatifs, et ce n'est qu'à force de temps et d'adroits ménagements qu'Eudoxe et Platon purent obtenir d'être initiés par eux à quelques-unes de leurs spéculations théoriques.

Nous laissons de côté l'observation des phénomènes célestes, pour nous occuper du deuxième type d'enseignement qui apparaît dans ce texte et prend le contre-pied du premier. Il tient du caractère mystérieux et peu communicatif des prêtres égyptiens. Strabon n'est pas le seul à le faire remarquer. Isocrate, lui, insiste sur leur formation à la contemplation. Dans une tentative de démonstration de l'attraction que le système égyptien exerce sur la Grèce et en parlant sous le contrôle d'Isocrate, M. Bernal (1996, p. 133) rapporte : "Isocrate admirait [...] le gouvernement par les philosophes, et la rigueur de l'éducation (*paideia*) égyptienne confiée aux philosophes-prêtres qui formaient l'*anēr theōrētikos*, l'homme contemplatif sachant mettre au service de l'Etat sa sagesse supérieure."

Il n'est peut-être plus question de confier la gestion des Etats et communautés africaines aux philosophes de notre temps, la philosophie elle-même s'étant éloignée du sens originel du terme au fil des temps. Il est question d'inventer une société plus juste, car une société dans laquelle sévissent toutes

sortes inégalités et d'injustices comme il apparaît dans l'Afrique actuelle ne peut guère laisser prospérer les germes d'un développement durable. L'invention d'une société plus juste passe avant tout par la maîtrise de la science. Qui dit science, dit connaissance dans tous les domaines (sciences juridiques, sociales, technique, technologiques, économiques etc). Ce qui permettra la mise sur pied des structures adéquates et en fonction des besoins du milieu et des populations.

Au cours des âges, la philosophie humaniste, impulsée en Égypte et transplantée en Grèce, s'est dégradée et a pris des visages différents sur le sol africain : la traite des Noirs, les colonisations (occidentale et arabe) et, de nos jours, le néocolonialisme, se dépouillant de ce fait des valeurs essentielles qu'elle est censée défendre. L'un des drames qu'a connu l'Afrique réside dans cette absence de cordon pouvant relier toutes les séquences de son évolution tout au long de l'histoire. L'histoire est réellement faite des cycles, de périodes d'hégémonie et de déclin. C'est dans ce sens qu'il convient de situer l'histoire de toute l'Afrique. Toutes ces épreuves n'ont fait que contribuer à la déshumanisation complète de l'Africain si bien que nos jours, tout pourrait laisser penser qu'il n'existe pas de valeurs africaines à défendre. On pourrait aussi se demander si l'Afrique n'est pas demeurée comme le disait Hegel (1987, p. 75), ce "pays de l'enfance qui au-delà du jour de l'histoire consciente est enveloppé dans la couleur noire de la nuit" tant beaucoup d'Africains semblent se complaire à la situation actuelle. Même si pour M. Bernal (1996, p. 54), ce penseur appartient au modèle aryen qui n'avait pour idéologie que de "cantonner les Noirs d'Afrique le plus loin possible de la civilisation européenne" après leur asservissement, en disqualifiant les "déclarations des Grecs sur l'importance de l'Égypte", il convient de s'interroger sur leur attitude actuelle sur les questions du véritable développement de l'Afrique qui passe inéluctablement par une indépendance réelle sur les plans éducatif, politique et économique, éléments reposant sur un socle culturel propre à elle.

De la connaissance de soi dérive la philosophie politique et morale, une nouvelle orientation scientifique qui s'articule sur des valeurs éthiques devant servir de base ou de règle dans la société. Ici se trouve le rapport entre Socrate, père de la philosophie humaniste de l'Occident et la philosophie de l'Égypte ancienne, car ces deux philosophies ont pour objet d'étude l'Être et l'homme. Si cette morale pratique apparaît dans la société grecque au cinquième siècle avant notre ère avec Socrate et le rend même célèbre, en Afrique cette maxime paraît plutôt banale. Pour François Daumas (1962, p. 155-156), l'humanisme apparaît très tôt dans la littérature égyptienne et ne peut dériver de la philosophie occidentale de Socrate. Il écrit à cet égard :

L'humanisme, cette construction d'un type idéal de l'homme dont les littératures grecque et latine nous donnent une image si profonde, a-t-il vraiment apparu en Grèce ? A-t-il été construit de toutes pièces par le génie des Hellènes et puis légué par eux à Rome ? L'admirable idée de l'homme que la Grèce, et surtout Athènes, a su dégager de son épopée [...], des dialogues philosophiques ou de sa poésie lyrique,

nous en trouvons déjà les traits fondamentaux dans la plus humaine des anciennes littératures du bassin oriental de la Méditerranée, la littérature égyptienne [...] dès la fin de l'Ancien Empire, un véritable humanisme s'est fait jour, [...] il s'est épanoui sous les dynasties héracléopolitaines dans des compositions où la morale et la psychologie jouent un grand rôle et [...], il a trouvé son expression esthétique évoluée dans les créations littéraires du Moyen et du Nouvel Empire qu'il n'y a pas lieu de séparer à ce point.

L'humanisme que l'on lie à l'émergence de la réflexion philosophique en Grèce est un phénomène ancien en Égypte. Ceci est d'autant plus vrai que 2700 ans avant notre ère et 2200 ans avant Socrate, le problème de la morale ne se pose pas dans ce milieu.

Ainsi la *maat*, norme suprasensible et transcendantale s'exerce sur le plan universel, politique et individuel. La recherche permanente de l'application de cette norme est l'unique fait qui a propulsé l'Égypte ancienne au sommet de son rayonnement. C'est aussi cette quête de la perfection égyptienne très antérieure à la Grèce qui poussa ses enfants à l'œuvre. Aussi, Obenga (1990, p. 159) souligne-t-il que l'appel à la conscience de soi est un acquis très ancien dans la vallée du Nil bien avant Socrate, père de l'humanisme occidental dont la voie a été préparée par les élèves des prêtres égyptiens poètes, physiologues, techniciens et sophistes. C. A. Diop l'avait déjà relevé des dizaines d'années avant lui. Pour Diop, (1972, p. 143), le philosophe grec ne faisait que reprendre les théories universalistes égyptiennes répandues avant lui.

Le contenu de cette maxime pose le problème de la connaissance de la science secrète du retour. En effet, la connaissance ici n'est pas l'accumulation des choses nouvelles. Elle constitue plutôt la redécouverte d'un savoir déjà connu ; c'est un savoir se situant aux origines où se trouve également la vérité. Pour cela, l'Afrique dispose d'un capital d'expériences variées. De l'Égypte pharaonique aux communautés moins connues, en passant par les grands empires et royaumes tels le Ghana, le grand Zimbabwe, le Mali, le Kongo, le Kanem-Bornou, le Rwanda, le répertoire est riche et immense.

C'est aussi ce que soutient M. Ouedraogo qui se réfère à la régulation et à la gestion de quelques royaumes africains comme le Mali, le Kanem et le Ghana pour conclure que le capital d'expériences des Africains est riche et varié pour l'entreprise de redressement. Il traite de la revalorisation de l'héritage africain en vue de la renaissance. Le repositionnement dont il parle est la "réhabilitation de la culture, de la philosophie, de la vie des civilisations africaines"(2000, p. 145) face à l'essoufflement des civilisations étrangères. Il conclut en disant qu'il n'existe aucune chance d'épanouissement en cette ère de globalisation pour les États qui ne "disposent guère de ressorts authentiques propres à même de les aiguillonner dans une dynamique interne"(M. Ouedraogo, 2000, p. 145). De 1990 à 1997, on a dénombré dans le continent noir plus de cinquante conflits armés. De nos jours encore, de nombreux conflits provoqués et exacerbés par l'inégale répartition des

ressources disponibles, le manque d'emplois et le chômage dus à une recherche scientifique en déphasage avec le milieu continuent de miner l'Afrique. Pour les Africains, le retour aux sources est plus que jamais indispensable. C'est ce qui apparaît dans ces propos de Federico Mayor (1999, p. iii), l'ancien directeur de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture :

L'Afrique est la région du monde où l'on compte le plus grand nombre de conflits armés majeurs et où les niveaux de développement atteignent les minima critiques. Conséquence d'une conception erronée du développement, les mutations politiques et économiques en cours entraînent une instabilité grandissante des institutions et un accroissement des inégalités qui, conjugués aux effets d'une mondialisation tendant à exclure les plus pauvres, sont la source de tensions et de conflits. L'actualité montre, malheureusement plus que jamais, que le développement, pas plus que l'instauration de la démocratie et la construction de la paix, ne peut se concevoir indépendamment de la culture et des traditions locales [...] et qu'il appartient aux Africains eux-mêmes de trouver les ressources nécessaires à la solution des crises permanentes qui traversent leur continent en puisant dans leur histoire et leur patrimoine culturel commun.

Cette déclaration de Mayor peut être considérée comme une confession. Cela faisait figure d'utopie lorsque C. A. Diop (1981, p.12) soutenait le retour inconditionnel de l'Afrique à l'Égypte en 1981. Il écrivait à l'intention de tous les Africains :

Pour nous, le retour à l'Égypte dans tous les domaines est la condition nécessaire pour réconcilier les civilisations africaines avec l'histoire, pour pouvoir bâtir un corps de sciences humaines modernes, pour rénover la culture africaine. Loin d'être une délectation sur le passé, un regard vers l'Égypte antique est la meilleure façon de concevoir et de bâtir notre futur culturel. L'Égypte jouera, dans la culture africaine repensée et renouvelée, le même rôle que les antiquités gréco-romaines dans la culture occidentale.

L'égyptologie se pose de plus en plus de nos jours comme l'une des passerelles pouvant relier l'Afrique noire actuelle à ses acquis intellectuels malgré la condamnation et l'assassinat des intellectuels ainsi que la destruction des temples, bibliothèques et autres lieux de transmission du savoir dans le passé (M. Bernal, 1996, p.154).

Cicéron (106-43 avant notre ère), cité par Th. Obenga (1990, p. 158), souligne que "Socrate le premier rappela la philosophie du ciel, lui fit place dans les villes, l'introduisit dans les foyers domestiques et la réduisit à une recherche sur la vie et les mœurs, sur les biens et les maux." L'Afrique est à la croisée des chemins et la réelle appropriation de la science pourrait constituer un des leviers de son développement.

Platon dans *Timée* montre comment les Égyptiens, contrairement aux Grecs, tiennent aux traditions³. C'est, pour J. C. Goyon (1996, p. 156), ce qui explique la continuité et la longévité que connaît l'État pharaonique. Plus d'une fois, les Égyptiens ont perdu les repères et ont subi les affres de la colonisation et de la domination étrangère comme l'Afrique actuelle et plus d'une fois, ils se sont relevés grâce et par le retour aux sources à travers la connaissance de soi dont *maât* le principe de "Vérité-Justice" est la boussole. Parlant des renaissances de l'Égypte pharaonique, D. Valbelle (2005, p. 84) écrit : "Auparavant, déstabilisée à plusieurs reprises par des facteurs internes ou externes, elle renaîtra à chaque fois de ses cendres sous une forme adaptée au contexte géopolitique du moment." L'Afrique dispose ainsi d'une tradition humaniste aussi vieille que l'humanité qui nécessite d'être explorée de nouveau en vue de sa renaissance.

Conclusion

Le thème qui fait l'objet de cette réflexion à savoir "Revisiter le concept 'Connais-toi toi-même' pour le développement de l'Afrique" a été inspiré de la politique d'exploitation, d'asservissement et d'aliénation continue dont fait l'objet le continent. C'est une curieuse ironie de l'histoire que l'Afrique noire qui a développé sur son sol l'un des plus anciens foyers de la civilisation dès le quatrième millénaire avant notre ère, se retrouve à la recherche de ses repères de nos jours encore. Le "Connais-toi toi-même" apporte une lumière inégalable sur les chemins de la reconstruction abandonnés jusqu'ici à cause des différentes épreuves subies et des orientations ne pouvant être utiles au continent. Le véritable enjeu de la maxime de "Connais-toi toi-même" pour l'Afrique tourne autour de la redécouverte et de la prise de conscience de la profondeur de ses origines, de son potentiel intellectuel, spirituel et économique en vue de son développement. Pour y parvenir, le continent n'a de choix que l'exploration de son héritage culturel millénaire.

Références bibliographiques

- BERNAL Martin, 1996, *Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Vol I, L'invention de la Grèce antique 1785-1985, Paris, Puf.
BRUNSCHWIG Jacques, 2002, "Socrate et les écoles socratiques", in *Encyclopaedia Universalis*, Corpus 21, Paris, Encyclopaedia Universalis.
BRUN Jean, 1963, *Socrate*, Paris, Puf, "Que sais-je ?".
CHATELET François, 2002, "Cité et philosophie politique", in *Encyclopaedia Universalis*, Corpus 10, Paris, Encyclopaedia Universalis.

³Cette citation a été reprise par Diop : "Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants [...] -Que veux-tu dire, demanda Solon-, vous êtes jeunes d'esprit, réplique le prêtre égyptien, car vous ne possédez nulle tradition vraiment antique, nulle notion blanchie par le temps", *Antériorité*, p. 98.

- DIOP Cheikh Anta, 1972, *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique*, Paris, Présence Africaine.
- DIOP Cheikh Anta, 1981, *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence Africaine.
- DAUMAS François, 1962, "La naissance de l'humanisme dans la littérature de l'Égypte ancienne", in *Oriens Antiquus*, Vol, p. 155-185.
- DELCOURT Michel, 1955, *L'Oracle de Delphes*, Paris, Payot.
- ERMAN Adolf, GRAPOW Hermann, 1971, *Wörterbuch der Aegyptischen Sprache*, Vol II, Berlin, Akademie-Verlag.
- FOLSCHNEID Dominique, 1996, *Les grandes philosophies*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 5e éd.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1987, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Paris, J. Vrin.
- HERSCH Jeanne, 1993, *L'étonnement philosophique. Une histoire de la philosophie*, Paris, Gallimard.
- GARDINER H. Allan, 1927, *Egyptian Grammar. Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, Oxford, Clarendon Press.
- GOYON Jean-Claude, 1996, "Le secret des Égyptiens", *Sciences & vie*, hors-série n° 197, décembre, p. 154-156.
- MC DERMOTT Brigitte, 2002, *Déchiffrer les hiéroglyphes*, Paris, Gründ.
- LEIRIS Michel, DELANGE Jacqueline, 1967, *Afrique noire. La création plastique*, Paris, Gallimard.
- MALA-MAKANI KHUMBI, 1993, "La notion de Dieu dans la culture fondamentale africaine", in *Revue du CERSA. La parole africaine*, n°1, p. 67-75.
- MANTOY Jacques, 1951, *Précis d'histoire de la philosophie*, Paris, Editions de l'école.
- MAYOR Federico, 1999, "Préface", *Les fondements endogènes d'une culture de la paix en Afrique. Mécanismes traditionnels de prévention et de résolution des conflits*, Paris, UNESCO, p. iii-v.
- MORYASON Alexandre, 1986, *La lumière sur le royaume ou Pratique de la Magie Sacrée au quotidien*, Paris, Alexandre Moryason.
- OBENGA Théophile, 1990, *La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère*, Paris, l'Harmattan.
- OMRAAM Mikhaïl Aïvanhov, 1988, *Regards sur l'invisible*, Paris, Editions Prosveta.
- OUEDRAOGO Mohamadou, 2000, *Culture et développement en Afrique : le temps du repositionnement*, Paris, l'Harmattan.
- PLATON, 1964, *Phèdre*, trad. d'E. Chambry, Paris, Garnier-Flammarion.
- PLATON, 1966, *Apologie de Socrate*, Traduction d'E. Chambry, Paris, Garnier-Flammarion.
- VALBELLE Dominique, 2005, "La royauté pharaonique, la nature du pouvoir ", in *Pharaon*, Paris, Flammarion, p. 84-89.

VOILQUIN Jacques, 1964, *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès de Milet à Prodicos*, (Traduction, Introduction et Notes), Paris, Flammarion.

YOPOREKA SOMET, 2005, *L'Afrique dans la philosophie. Introduction à la philosophie africaine pharaonique*, Gif-sur-Yvette-France, Khepera.

WALLERSTEIN Immanuel, 1966, *L'Afrique et l'indépendance*, Paris, Présence Africaine.

ZAHAN Dominique, 1970, *Religion, spiritualité et pensée africaines*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.